

Série : Histoire de l'Église
Leçon 26 : Les précurseurs de la réforme
Jérôme de Prague (1379-1416) et les Hussites

Prêché mercredi le 15 juillet 2015
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 26 : Les précurseurs de la réforme – Jérôme de Prague (1379-1416) et
les Hussites

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

www.pourlagloiredechrist.com

Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Jérôme de Prague fut l'un des principaux soutiens et des plus proches amis de Jean Huss. Il défendait à la fois les idées de Wycliff et de Huss. Bien sûr, cela lui attira de sérieux ennuis avec l'Église catholique. Examinons brièvement la vie de ce héros de la foi.

I) JÉRÔME DE PRAGUE : UN HÉROS DE LA FOI

Malgré les avertissements de Huss déjà prisonnier, Jérôme de Prague s'était rendu à Constance, mais n'ayant pu obtenir de sauf-conduit, il quitta la ville pour retourner en Bohême. Ses ennemis cependant réussirent à s'emparer de lui, et, chargé de chaînes, il fut ramené à Constance.

C'était en mai 1415. Aussitôt après son arrivée, il dut paraître devant le concile. Là un grand nombre d'accusations furent portées contre lui, il fut accablé d'injures, et même le célèbre Gerson qui l'avait connu à Paris, le

trahit avec dureté. Jérôme déclara qu'il donnerait sa vie pour la défense de l'Évangile qu'il avait annoncé.

Le concile le remit, jusqu'à ce que l'affaire de Huss fût terminée, entre les mains de l'archevêque de Rigo qui le traita avec la plus grande cruauté, plus que s'il eût été le pire des malfaiteurs. Il fut attaché, mains et pieds liés, à une poutre élevée, de manière à ce qu'il ne pût ni s'asseoir, ni lever la tête. Il resta ferme pendant plusieurs mois, en dépit des tortures que lui infligeait son impitoyable bourreau.

Mais enfin il céda sous l'effet de ses intolérables souffrances. Loin de toute consolation humaine, enchaîné dans une sombre cellule et dans une position des plus pénibles, ayant à peine les aliments nécessaires pour apaiser sa faim et sa soif, le courage lui manqua. Épuisé et désespéré, il se laissa aller à rétracter entièrement tous les enseignements contraires à la doctrine de l'Église romaine, et surtout ceux de Wyclif et de Huss.

On rédigea pour lui sa rétractation, et il la lut devant le concile le 23 septembre. Non seulement il abjurait toutes les hérésies dont il était accusé et celles de Wyclif et de Huss, mais il déclarait qu'il approuvait la sentence portée contre eux.

Pauvre Jérôme ! Pour prix de sa rétractation, il ne fut pas même mis en liberté. Tout ce qu'il obtint fut de ne plus être enchaîné. On mettait en doute sa sincérité, et l'on craignait qu'étant libre, il ne retournât en Bohême pour soutenir la supposée hérésie. Mais ce traitement injuste lui ouvrit les yeux, et Dieu l'employa pour son relèvement. Il regretta amèrement sa rétractation et reconnut avec repentance sa faute devant Dieu.

De nouvelles accusations avaient été portées contre lui ; on le questionna dans sa prison, mais il refusa de répondre à ces interrogatoires privés, et demanda d'être entendu par le concile.

Il parut donc une seconde fois devant ses juges qui s'attendaient à une nouvelle rétractation. Ils furent bien déçus et surpris, lorsqu'il déclara solennellement qu'en condamnant les doctrines de Wyclif et de Huss et en approuvant la sentence prononcée contre le saint confesseur de la vérité, il avait commis un péché dont il se repentait profondément.

Il commença son discours en demandant à Dieu d'incliner son cœur par sa grâce, afin que ses lèvres ne proférassent que ce qui pouvait servir au bien de son âme. « Je n'ignore pas », s'écria-t-il, « que beaucoup d'hommes illustres ont succombé sous les accusations de faux témoins et ont été injustement condamnés ».

Et il cita la longue liste de ceux que mentionne la Bible et qui souffrirent ainsi, en commençant par Joseph, Daniel et les prophètes, et continuant par Jean le Baptiseur, le Seigneur de gloire lui-même, les apôtres et Étienne. Enfin il rappela tous les grands hommes de l'antiquité qui étaient tombés victimes de faux témoignages et avaient laissé leur vie pour l'amour de la vérité.

L'éloquence brûlante du prisonnier frappa d'étonnement ses ennemis. Après avoir passé 340 jours dans un misérable cachot, ils le voyaient calme et intrépide, parlant avec puissance. Il reconnaissait sans détour qu'aucun acte de sa vie ne l'avait autant affligé que sa rétractation. « Cette coupable rétractation », disait-il hautement, « je la rétracte maintenant pleinement, et je suis résolu à tenir jusqu'à la mort pour les vraies doctrines de Wyclif et de Huss, parce que je crois que ce sont les purs enseignements de l'Évangile, de même que je crois que leur vie a été sans blâme et sainte ».

Il n'était pas besoin de plus de preuves de son hérésie. Il fut condamné à mort comme hérétique et relaps. L'évêque de Lodi fut de nouveau chargé de prononcer le discours que l'on peut appeler l'oraison funèbre de l'accusé. Il prit pour texte : « Il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur » (Marc 16:14), paroles qu'il appliqua à l'hérétique qui se trouvait devant lui.

En réponse à ce discours, Jérôme s'adressant au concile dit : « Vous m'avez condamné sans m'avoir convaincu d'aucun crime. Une épine demeurera dans vos consciences, un ver qui ne mourra point. J'en appelle au Souverain Juge, devant lequel vous paraîtrez avec moi, et à qui vous aurez à répondre au sujet de ce jour ».

Poggius, historien catholique qui était présent à cette scène, dit : « Les oreilles de tous étaient captivées, et les cœurs étaient émus. La séance fut très agitée et bruyante ». Comme autrefois Paul devant Agrippa, Jérôme était sans nul doute l'homme le plus heureux de toute cette nombreuse assemblée.

Il jouissait de la présence et de l'approbation de son bien-aimé Maître. Il pouvait dire comme le bienheureux apôtre : « Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné... Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié » (2 Timothée 4:16-17).

Le 30 mai 1416, Jérôme fut remis au bras séculier. Eneas Sylvius, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II, et qui était membre du concile, écrivait à un ami : « Jérôme est allé au bûcher comme à une joyeuse fête. Comme le bourreau s'apprêtait à allumer les fagots derrière son dos, il dit : « Apporte le feu ici, devant moi. Si je l'avais craint, j'aurais pu y échapper ».

Telle fut la fin d'un homme d'une excellence peu ordinaire. J'ai été témoin de cette catastrophe, et j'en ai vu chaque détail ». Tel est le témoignage d'un écrivain catholique qui faisait partie de l'assemblée qui condamna Jérôme. Lui et Poggius témoignent de l'injustice de tous ces prélats, et de la fermeté héroïque de Huss et de Jérôme.

Ce dernier, après qu'on l'eut lié au poteau, ne cessa de chanter d'une voix forte et ferme des cantiques à la louange de son Sauveur. Du milieu des flammes, on put l'entendre distinctement chanter l'hymne latine en usage à la fête de Pâques dans les églises romaines, et qui commence par ces mots :

*« Salve, festa dies, toto venerabilis aevo,
Qua Deus infernum vicit, et astra tenens ».*

C'est-à-dire :

*« Salut, ô jour de fête, à jamais digne d'être célébré,
jour auquel Dieu, qui régît les cieux, a vaincu l'enfer ».*

Jérôme n'expira qu'après un quart d'heure entier de souffrance dans les flammes. Peu d'instant avant sa mort, il s'écria : « Ô Dieu, aie pitié de moi ! Aie pitié de moi ». Et aussitôt après : « Tu sais, Seigneur, combien j'ai aimé ta vérité ». Puis : « Entre tes mains, je remets mon esprit ». Ce furent les dernières paroles distinctes qui sortirent de la bouche du martyr. « Absent du corps », son esprit bienheureux alla auprès du Seigneur, où il attend avec tant d'autres la glorieuse résurrection de vie.

Il est digne de remarquer que la mort de ces deux hérauts de la Réformation ne fut pas le résultat d'une condamnation prononcée par le pape ou par la cour romaine, mais que ce fut un concile général de l'Église qui rendit la sentence. Il représentait l'Église romaine tout entière, toute la puissance temporelle et spirituelle du monde romain. Elle est tout entière responsable de ce crime ajouté à tant d'autres, qui appelleront sur elle le jugement de Dieu.

II) LES HUSSITES

Les travaux de Huss et de Jérôme de Prague en Bohême n'avaient pas été stériles. Un grand nombre de personnes avaient reçu dans leur cœur les vérités scripturaires que ces deux serviteurs de Dieu avaient prêché, et elles y restaient attachées.

La mort de ces fidèles témoins n'avait fait que confirmer dans leur foi leurs adhérents, de sorte qu'un an après leur supplice, l'archevêque de Lodi, dans un discours prononcé devant le concile, disait que le supplice du feu avait été trop doux pour ces deux hérétiques dont les doctrines abominables avaient infesté l'Angleterre, la France, l'Italie, la Hongrie, la Pologne, l'Allemagne et toute la Bohême.

Ces doctrines étaient aussi celles que professaient les Vaudois répandus dans tous ces pays, ainsi que les Wyclifites en Angleterre. Les prédications de Huss et de Jérôme leur avaient comme donné une vie nouvelle. La vérité de Dieu ne peut mourir malgré les efforts de Satan ; la lumière de l'Évangile ne pouvait plus être éteinte, en dépit de toutes les persécutions.

Le supplice de Huss et de Jérôme souleva une vive indignation dans toute la Bohême. Plus de quatre cents chevaliers et gentilshommes de Bohême et de Moravie écrivirent au concile pour protester contre ses procédés et contre l'outrage fait à la foi orthodoxe des Bohémiens en brûlant leurs deux plus éminents docteurs.

Le concile se refusa à prêter l'oreille à ces représentations. Au contraire, en l'an 1418, peu avant la clôture du concile, le pape Martin V fit annoncer une croisade contre les partisans de Huss qui furent dès lors nommés *Hussites*.

Le cardinal de Raguse fut envoyé en Bohême comme légat du pape. C'était un homme violent qui annonça son intention de ramener le pays à l'obéissance à l'Église romaine par le feu et l'épée.

Il mit à exécution ses menaces. Après que de sévères édits eurent été rendus contre les Hussites, il en fit torturer et brûler vifs plusieurs qui résistaient. On les emprisonnait, on confisquait leurs biens, on traquait comme des bêtes féroces ceux qui s'enfuyaient, et ceux qui étaient pris étaient vendus comme esclaves.

Plus de 1600 furent jetés vivants dans les fosses des mines de Kuttenberg. Un prêtre hussite ayant été arrêté, on lui perça les mains avec une épée ; puis il fut lié à un arbre par des cordes passées à travers ses blessures, et enfin brûlé. Tels étaient les traitements que l'on faisait subir à de fidèles serviteurs de Dieu.

III) LA GUERRE DES TABORITES

Poussés à bout par leurs ennemis, les Hussites prirent les armes pour se défendre. Ils oublièrent, comme d'autres l'ont fait après eux, que le Seigneur devant Pilate a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs » (Jean 18:36).

On avait interdit les églises aux ecclésiastiques qui adhéraient aux doctrines de Huss. Ils se réunissaient donc en dehors avec les fidèles. Un des points sur lequel les Hussites insistaient, était que la coupe de la Cène fût distribuée à tous les communicants, et non pas réservée aux prêtres seuls, comme l'Église romaine l'enseigne.

En effet, le Seigneur a dit à ses disciples : « Buvez-en tous » (Matthieu 26:27), et l'apôtre Paul, en rappelant l'institution de la Cène, dit aux Corinthiens : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe » (1 Corinthiens 11:26), ce qui s'adressait à tous sans exception.

Mais l'Église romaine, de son chef, comme nous l'avons vu, avait retranché la coupe aux laïques, pour la donner au clergé seul. Or en l'an 1416, une

troupe de prêtres de l'Église de Rome se jetèrent sur les assemblées de ceux qui communiaient sous les deux espèces, c'est-à-dire avec le pain et le vin, et les dispersèrent de vive force.

Alors les prêtres des Hussites rassemblèrent leur peuple et se retirèrent avec lui sur une haute colline située au sud et à quelque distance de la ville de Prague. Une tente y fut élevée pour y célébrer le service divin et y prendre la Cène. Un grand nombre de fidèles se joignirent à eux.

Ils se partageaient en différentes sections pour écouter les prédications et pour communier. Un jour, trois cents tables y avaient été dressées, et l'on y compta plus de 42000 communiant. Une agape suivit où les riches partagèrent avec les pauvres. Les jeux, les danses, les boissons fortes étaient interdits, et le peuple demeurait là sous des tentes comme dans un camp.

De là vint le nom de Tabor, c'est-à-dire *camp* en langue tchèque, que l'on donna à cette colline, et de là aussi le nom de Taborites donné à ceux qui s'y étaient réfugiés et plus tard à tous ceux qui se joignirent à eux.

Bientôt les Taborites eurent un chef en la personne d'un noble Bohémien, Jean de Trocznow, surnommé **Ziska**, ou le Borgne, parce qu'il avait perdu un œil dans une bataille. Il était attaché à la cour, et l'on avait remarqué que depuis la mort de Huss, il était toujours sombre et pensif.

Un jour le roi lui en demanda la cause. « Ils ont brûlé Jean Huss », répondit Ziska, « et nous ne l'avons pas encore vengé ». « Je n'y puis rien », dit le roi, « voyez vous-même ce que vous pouvez faire ». Le roi n'avait pas parlé sérieusement, mais Ziska l'entendit autrement et se mit à la tête des Hussites. Il les exhorta à mettre fin à la vie dissolue et à l'orgueil des prêtres de Rome, et à travailler efficacement à la réformation de l'Église.

Le roi Wenceslas, terrifié à la pensée d'une rébellion, ordonna aux bourgeois d'apporter leurs armes à son palais. Ils obéirent, mais non comme il l'attendait, car ils vinrent complètement armés et prêts au combat. « Nous voici », dit Ziska, « contre quels ennemis faut-il marcher ? ».

Le roi était impuissant pour résister, et les Hussites entrèrent dans la ville de Prague et en prirent possession. Le lendemain, comme ils traversaient la

ville, ayant à leur tête un prêtre portant le calice (la coupe de communion) en signe qu'ils demandaient la coupe pour tous aussi bien que le pain de la Cène, une pierre partie de l'hôtel de ville devant lequel ils passaient, vint frapper le prêtre. Aussitôt un grand nombre de Hussites brisèrent les portes, pénétrèrent dans la salle où le sénat était en séance, et se saisirent de quelques-uns des sénateurs qu'ils jetèrent par les fenêtres. La guerre avait commencé.

En l'année 1419, le roi Wenceslas mourut. L'empereur Sigismond, son frère, lui succéda comme roi de Bohême. Les Hussites s'adressèrent à lui et à la reine Sophie pour obtenir un compromis qui leur permît d'agir selon leurs consciences ; mais Sigismond insulta leurs messagers et jura de régler l'affaire dans le sang.

Les Hussites savaient qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre de l'homme qui avait violé le sauf-conduit donné à Huss, et ils se préparèrent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ziska appela aux armes tous les partisans de Huss, jusqu'au plus faible, capable seulement de jeter une pierre.

Était-ce selon Dieu ? Nous ne pouvons le penser. Comme nous l'avons fait remarquer, le Seigneur a dit : « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, ... mais *maintenant* mon royaume n'est pas d'ici » (Jean 18:36). Le temps viendra où le Seigneur lui-même apparaîtra du ciel pour combattre et balayer de dessus la terre les impies et délivrer son peuple opprimé (Apocalypse 19:11-21). En attendant, les croyants ont à souffrir avec patience (Apocalypse 1:9 ; 14:12), si Dieu permet qu'ils soient persécutés.

Les Hussites se retranchèrent sur le Tabor, dont le sommet est hérissé de rochers, et Ziska en fit une forteresse capable de soutenir les plus rudes assauts. La plupart des Hussites, venus de la campagne, n'étaient d'abord armés que de fléaux, de faux, de fourches et d'autres instruments aratoires, mais ils inspiraient à leurs ennemis une terreur indescriptible.

Le nom seul de Ziska jetait l'épouvante dans leurs rangs. L'empereur Sigismond, secondé par Frédéric d'Autriche, ayant rassemblé une armée de 100000 hommes, à la suite d'une croisade prêchée contre les Hussites,

marcha d'abord sur Prague dont il s'empara et où il mit à mort ceux des sectaires qu'il put y trouver. Ensuite il attaqua le Tabor, mais après une lutte longue et acharnée, l'armée allemande fut mise en fuite, laissant son camp aux mains de Ziska. Une nouvelle armée de 150000 hommes fut envoyée contre lui. Elle ravagea cruellement le pays, brûlant les prisonniers qu'elle faisait, qu'ils fussent Hussites ou non : il suffisait d'être Bohémien pour être déclaré hérétique.

Nous citerons seulement un fait qui montre d'un côté la cruauté des soldats de Sigismond, partisans de Rome, et de l'autre la fermeté de ceux qui, ne prenant point de part au combat, souffraient pour la vérité.

Un détachement de l'armée allemande prit par trahison le pasteur d'Arndostewiez, nommé Wenceslas, homme pieux et généralement aimé. On l'amena à l'armée, avec son vicaire, sous prétexte qu'ils étaient Hussites. Ils furent envoyés à l'évêque qui les renvoya au général.

Après les avoir accablés de mauvais traitements, on les somma d'abjurer leur hérésie, sous peine d'être brûlés. Wenceslas répondit : « L'Évangile veut que le peuple boive à la coupe du Seigneur. La primitive Église l'a fait, et notre missel (*) le prescrit. Effacez donc l'Écriture ; anéantissez l'Évangile... ».

À ces mots, un soldat le frappa au visage avec son gantelet de fer, si violemment que le sang jaillit. Le lendemain on le conduisit au bûcher avec son vicaire, trois paysans âgés, et quatre enfants de 7 à 11 ans qui avaient confessé leur foi avec une grande fermeté. On les sollicita encore une fois d'avoir pitié d'eux-mêmes et d'abjurer leur erreur afin de sauver leur vie.

Wenceslas répondit : « À Dieu ne plaise que nous cédions à vos paroles. Nous sommes prêts à souffrir une telle mort, non pas une fois, mais cent fois, s'il était possible, plutôt que de renier la vérité de l'Évangile, qui est plus claire que le soleil ».

On mit le feu au bûcher ; Wenceslas prit les enfants dans ses bras, comme un berger porte ses tendres agneaux, les serra contre lui et chanta avec eux un cantique au milieu des flammes. Les enfants furent bientôt étouffés, et Wenceslas après eux rendit l'esprit, s'étant montré fidèle jusqu'à la mort, et

prêt à recevoir la couronne de vie promise par le Seigneur à ses fidèles témoins (Apocalypse 2:10).

(*) Livre de messe, renfermant le rituel à suivre, les prières à dire, les portions de l'Écriture à lire et les cérémonies à accomplir aux différents temps de l'année.

Ziska et les Taborites avaient pris l'offensive. Ceux-ci se déclaraient les élus de Dieu et prétendaient que tout leur appartenait, qu'ils avaient le droit de s'emparer des biens de leurs ennemis, qu'ils comparaient aux Moabites et aux Ammonites, et qu'ils pouvaient les mettre à mort. Guerre affreuse où l'on ne faisait pas de quartier !

Chose horrible que l'on prît le nom du Seigneur pour justifier de telles choses. Les Taborites vainqueurs parcouraient le pays, brûlant les églises et les monastères, tuant les prêtres et les moines, détruisant tout ce qui portait la marque de l'Église romaine. Un prêtre avait séduit la sœur favorite de Ziska, et il ne pouvait oublier cet outrage. Les Taborites se rendirent ainsi maîtres de toute la Bohême et pénétrèrent même jusqu'en Autriche et en Allemagne.

Le pape Martin V fit prêcher une nouvelle croisade contre eux. Des milliers d'hommes accoururent dans l'espoir de gagner les indulgences promises. Quatre armées commandées par le cardinal Julien, envahirent en même temps la Bohême. Mais la victoire suivait partout Ziska, qui, bien qu'il eût perdu son second œil au siège de la ville de Raby, n'en continuait pas moins à conduire ses soldats avec succès contre leurs ennemis.

On ne comprenait pas qu'avec des forces comparativement faibles, les Bohémiens pussent tenir tête à des armées composées de l'élite de l'Allemagne, les battre et les mettre en fuite. « Les Bohémiens ont fait preuve d'une admirable valeur », dit un écrivain papiste ; « car l'empereur Sigismond n'a pas pu les réduire, bien qu'il ait mis sous les armes la moitié de l'Europe ».

Deux fois le cardinal Julien fut témoin de la terreur qui saisissait même les princes et les généraux les plus braves, lorsqu'ils voyaient les Bohémiens s'approcher, bien qu'en beaucoup plus petit nombre que leurs troupes. Une

fois, dès qu'ils parurent, les croisés, pris d'une frayeur panique, jetèrent leurs armes et s'enfuirent. En vain Julien, le crucifix à la main, voulut-il les arrêter, les suppliant de faire volteface.

Lui-même fut entraîné dans la déroute et obligé de fuir sous le costume d'un simple soldat. Son chapeau et ses vêtements de cardinal, ainsi que la bulle du pape, tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Julien, les yeux baignés de larmes, s'écria : « Ah ! Ce ne sont pas les ennemis, mais nos péchés, qui nous font fuir ainsi ». Le concile de Bâle lui-même reconnut que la défaite des troupes impériales était l'effet d'un jugement de Dieu.

Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, rien ne justifie les Hussites du fait d'avoir pris les armes pour se défendre ou pour soutenir leurs droits, même sous le prétexte de maintenir la vérité. « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles », dit l'apôtre Paul (2 Corinthiens 10:4).

Dieu appelle les siens à souffrir patiemment la persécution, en se remettant à Celui qui juge justement, comme l'a fait Christ, notre divin Modèle (1 Pierre 2:21-23). Le temps viendra où Dieu lui-même vengera le sang de ses fidèles témoins (Apocalypse 6:10). Le résultat final de cette terrible guerre montre bien qu'elle ne pouvait être approuvée de Dieu. Mais Dieu tiendra compte de ceux qui comme Huss, Jérôme et d'autres, ont donné leur vie en témoignage à la vérité, au lieu de verser le sang de leurs adversaires.

L'empereur Sigismond voyant ses armées toujours battues par Ziska, finit par l'agréer comme vice-roi de Bohême, avec un pouvoir absolu sur ce royaume. Ziska allait lui prêter serment lorsqu'il mourut de la peste en 1424.

Deux frères, Procope le grand et Procope le petit, prirent le commandement des Hussites, et n'eurent au commencement pas moins de succès que Ziska. Mais des dissensions se manifestèrent parmi les Hussites. Les uns, que l'on nomma Calixtins, du mot *calix*, coupe, ne demandaient que l'usage de la coupe de la Cène pour tout le peuple et la liberté de lire les Écritures. Les autres, auxquels on conserva le nom de Taborites, allaient plus loin.

Ils tenaient à tous les enseignements de Huss et réclamaient une entière réforme de l'Église. Ils en appelaient aux Écritures, rejetaient les ordres monastiques, la messe, le purgatoire, la confession, l'invocation des saints, le culte des reliques, le mérite des œuvres, etc.

Rome profita habilement de ces dissentiments. Le concile de Bâle, tenu de 1431 à 1433, accorda, sous l'influence de Rokyzan, qui était un chef calixtin, l'usage de la coupe aux Hussites.

Quatre articles nommés les *compactata* furent acceptés de part et d'autre. C'étaient : 1° la Cène sous les deux espèces ; 2° la libre prédication de la parole de Dieu par des ecclésiastiques régulièrement nommés ; 3° l'administration, mais non la possession, des biens de l'Église par le clergé ; 4° l'établissement d'une discipline rigoureuse tant pour les ecclésiastiques que pour le troupeau.

Les Calixtins se montrèrent satisfaits, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent l'armée des Procope. Ainsi affaiblie, elle perdit une bataille contre les troupes de l'empereur, et ses deux chefs furent tués. Sigismond put rentrer à Prague et chercha à rétablir la paix en faisant des promesses aux Hussites. Mais il recommença bientôt à les persécuter, à les priver de leurs églises, et l'on pouvait craindre de nouveaux troubles, lorsqu'il mourut en 1437.

QUESTIONS D'ÉTUDE

1. Pouvez-vous répondre à ces questions?

A) Que pensez-vous de la première faiblesse de Jérôme de Prague lorsqu'il abjura ses croyances pour alléger ses souffrances et que comment voyez-vous le courage qu'il fit preuve en se rétractant de sa première abjuration en sachant que cela lui coûterait probablement la vie?

B) Les Hussites prirent les armes pour défendre leurs croyances. Croyez-vous que les Saintes Écritures enseignent une telle chose?

C) Pourquoi les armées de Ziska inspiraient-elles une si grande terreur et pourquoi eurent-ils tant de victoires malgré leurs armées avec un nombre inférieur d'hommes?

D) Voyez-vous la main de Dieu dans la préparation du terrain pour l'arrivée de la réforme?

2. Question de réflexion

A) Croyez-vous que le comportement des leaders de l'Église catholique sont en accord avec les Saintes Écritures?

B) Que pensez-vous de la dignité du comportement de Jérôme de Prague lorsqu'il fut conduit au bucher? Pensez-vous que ce courage était une grâce que le Seigneur lui accordait?

3. Pour mieux profiter de la leçon

Demandons au Seigneur de nous révéler la signification du verset suivant :

Jean 18 : 36

36 Mon royaume n'est pas de ce monde, répondit Jésus. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas.

APPLICATIONS

1) Prenons conscience qu'aucune force humaine ne peut stopper l'avancement de l'Évangile!

2) Louons le Seigneur d'avoir fortifié ses serviteurs dans des moments critiques de leurs vies en permettant qu'ils puissent subir courageusement le martyr pour défendre l'Évangile!

3) Sachons que le Seigneur dans sa souveraineté utilise même les erreurs et les péchés des siens et les transforme en bien. Louons Dieu pour cette capacité étonnante et rassurante!

Genèse 50 : 16-20

16 Et ils firent dire à Joseph : Ton père a donné cet ordre avant de mourir:

17 Vous parlerez ainsi à Joseph : Oh ! Pardonne le crime de tes frères et leur péché, car ils t'ont fait du mal ! Pardonne maintenant le péché des serviteurs du Dieu de ton père ! Joseph pleura, en entendant ces paroles.

18 Ses frères vinrent eux-mêmes se prosterner devant lui, et ils dirent : Nous sommes tes serviteurs.

19 Joseph leur dit : Soyez sans crainte ; car suis-je à la place de Dieu ?

20 Vous aviez médité de me faire du mal : Dieu l'a changé en bien, pour accomplir ce qui arrive aujourd'hui, pour sauver la vie à un peuple nombreux.

**QUE NOTRE GRAND, GLORIEUX ET SOUVERAIN SEIGNEUR
SOIT LOUÉ, BÉNI ET EXALTÉ ÉTERNELLEMENT!**

A M E N !